

[ ARTS PLASTIQUES ]

# Sarah Kaliski dessine Brel avec ses vérités à elle

De purs dessins sur fond bleu nous parlent d'une artiste décidément pas comme les autres

DANIÈLE GILLEMONT

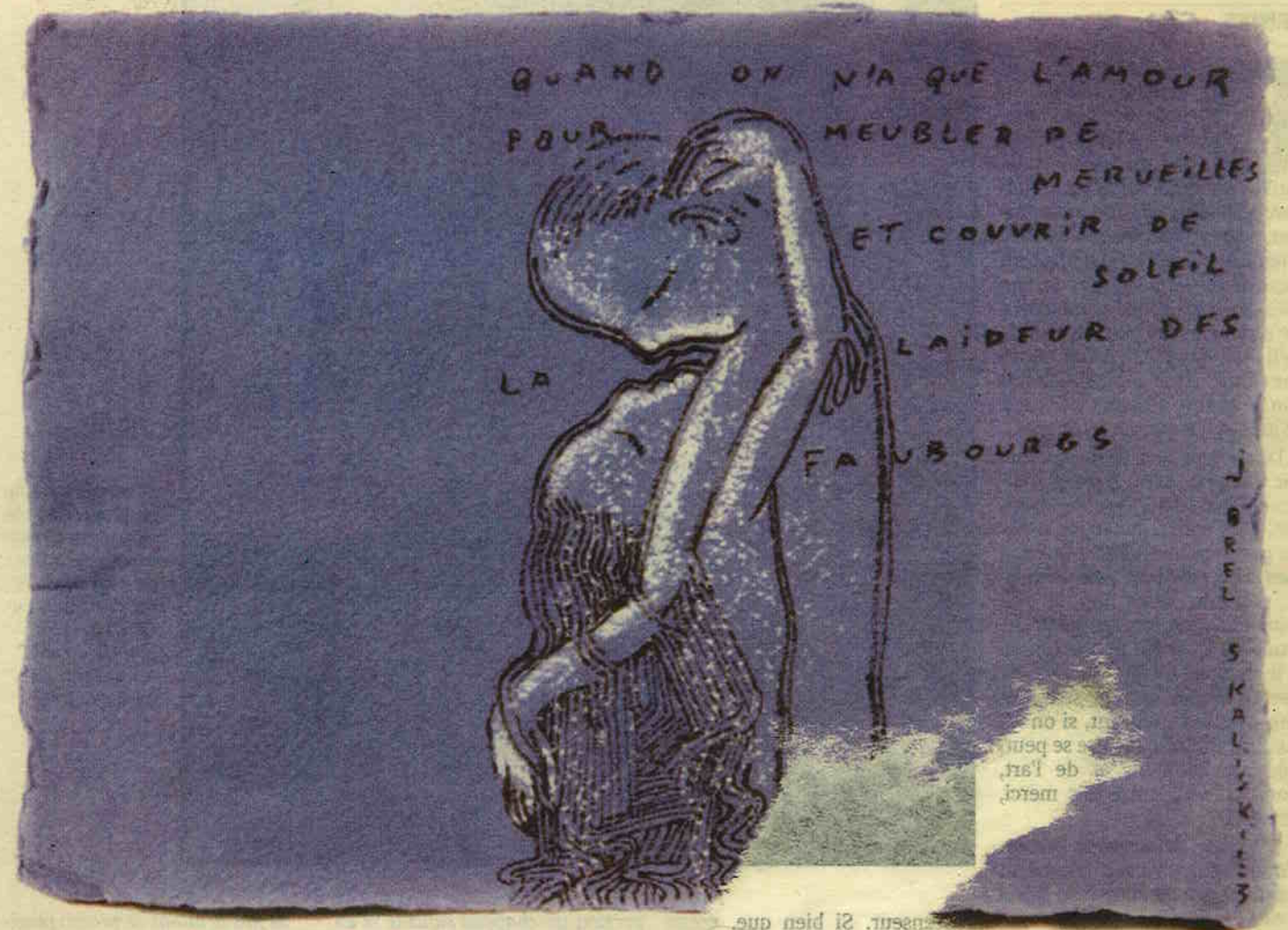
Quelquefois le dessin, fluide, limpide, continu, sans repentir possible, s'apparente à l'écriture. La graphie, bien sûr, mais surtout l'incision nette, définitive à la surface des choses permettent la comparaison. Matisse savait cela, qui, d'un seul trait, sans jamais lever la main, fixait du réel le véritable visage, évidemment invisible à l'œil nu.

Tout à la fois limpide, ingénu et cruel dans le hiatus douloureux avec la plate contingence, le dessin au pinceau chez Sarah Kaliski sait cela aussi. Mais il aurait plutôt, à la lumière de cette exposition, des allures chagalliennes, le Chagall du début, des années russes, de la mémoire yiddish, de l'humble décor quotidien et, aussi bien, de l'humaine densité et fatale destinée. Une fatalité domestiquée par la vache, l'âne, la fiancée volante, le violoniste, toute cette poétique de l'enfance enluminée par un rêve formidable de formes et de couleurs.

Chez Sarah Kaliski, des figures jumelles tracées au pinceau sur un merveilleux papier bleu, presque buvard, et parfois incarnées dans le blanc et le pâle turquoise du pastel, n'en finissent pas de s'engendrer et de se répliquer. Leur fausse symétrie, gémellité tronquée, leurs face-à-face, leurs dos-à-dos, leurs baisers, leurs extases – de contorsions en pas de deux – ont quelque chose de fascinant et de vertigineux qui avive la nostalgie des amours mortes, mort-nées, impossibles, thématique qui irrigue l'œuvre entière.

Le trait est si pur qu'il paraît couler de source. Inlassablement et parce qu'il n'y a pas, chez elle, de différence entre figure et texte, elle s'amuse et se brûle à flanquer de mots ces épures primordiales, les siennes, depuis toujours. Dessiner, peindre, écrire ou crever, c'est aussi simple que cela, et plutôt rare aujourd'hui.

Corps agenouillés, pliés, accroupis, accouplés dans une douceur presque dérangeante, chevelures dévidées, étirées, déployées avec une grâce funambule sur le tapis des ébats, ils balancent entre une langue stylistique minimaliste qui évoque les arts d'Extrême-Orient et la plus spontanée des pratiques. Autrement dit, et pour faire court, on est à mi-chemin, devant ces dessins, de la miniature persane, du



« Quand on n'a que l'amour pour meubler de merveilles et couvrir de soleil la laideur des faubourgs » pinceau et au pastel.

new age et de l'art brut.

Ces mots dont elle couvre avidement ses dessins, ce sont souvent les siens. Mais, cette fois, elle a dessiné tout en laissant chanter en elle les paroles de Jacques Brel, prenant au mot ses plus célèbres chansons « Quand on n'a que l'amour » et « Ne me quitte pas ». Avec un mélange tout à fait particulier d'humour et d'empathie, elle scande les différents temps de la chanson, la déroulant comme un ruban, prenant les images au mot avec ses traits à elle.

Nul doute qu'elle a chevillé à l'âme depuis longtemps les mélancolies du chanteur, ses fureurs poétiques, qu'elle n'a pas attendu que sonne l'heure des festivités pour lui rendre hommage. N'empêche, ce cycle de dessins en prolonge les émois tout en contrecarrant les excès sentimentaux.

Ces rencontres avec une personnalité emblématique ne sont pas nouvelles. Verhaeren, Yourcenar, Rimbaud, Max Jacob sans

oublier les deux frères Simenon ont, à un moment ou à un autre, croisé son chemin et suscité ses commentaires plastiques et poétiques.

À côté de ces dessins si simples sur fond bleu, disposés trois par trois, on en verra d'autres plus « classiques » au pinceau noir sur fond blanc, formats ver-

Un mélange  
tout à fait particulier  
d'humour  
et d'empathie

ticains plus grands, et souvent d'une grande beauté, deux, surtout. Ils appartiennent à la fondation qui prête ses murs et tracent dans la pureté d'un espace sans fond ni horizon le profil magique d'un couple et d'une, symbiose éperdue.

D'elle, à l'occasion de précédentes expositions, notamment à la galerie d'Huysser au Sablon, on connaissait surtout les gran-

des toiles, les vastes bâches aux contours libres, supports d'une œuvre picturale baroque, infiniment personnelle, parfois flamboyante et déroulant, entre cinéma et théâtre, mise en scène et intimité, le cycle des Romanoff et autres assassinés de l'histoire, des corps et des âmes outragées.

Cette œuvre-là, bien sûr, couvrait déjà les figures d'aujourd'hui qu'elle trace sur tout support, beaux papiers comme ici ou fragiles cartons de bière, voire papier kraft ou papier émeri, au grain dur et brillant, sans oublier les carnets, innombrables. Plus privés et plus mobiles, commente Marc Quaghebeur dans le catalogue, à l'image du caractère éparpillé, démultiplié et fugace de l'existence contemporaine, carnets et papiers permettent d'allier langue et image. Et cela, sans tomber ni dans le fini, mécaniquement reproductible, de la BD, ni dans le livre d'artiste, par essence réservé aux happy few. Avec ces pages, avec ces plages,

qu'on parcourt, qu'on effeuille et qui vous aspirent, l'artiste des assassinés de l'histoire comme du viol incessant des corps et des cœurs aimants, trouve le chemin du récit que frayaient, alors, à leur façon les suites d'antan, toiles ou bâches. Mieux encore, met en œuvre un regain de langue qui se révèle tout aussi passionné, aigu et blessé que celui dont témoignent les œuvres purement plastiques.

Et par un étrange effet de cette fraternité dans l'enfance qu'elle célèbre tant et plus, son voisin de cimaises n'est autre que son frère, Jim Kaliski, dont on verra, dans un registre bien différent, les tableaux plus écrits encore, grouillants d'images et d'histoires arrachées à l'épaisseur d'une mémoire bruxelloise.

PsyArt, à la Fondation Lundbeck, 225, avenue Molière, à 1180 Bruxelles, jusqu'au 30 octobre, les mercredis, jeudis et vendredis. Rens.: 02-340.28.28 ou 340.28.10.